

Les derniers jours de George Sand

in ext rem is #SIX

une édition çiliç

Métonomasié

Flavius Josèphe a vu s'ajouter un e à son nom de famille comme une marque infâmante, pour ne pas le confondre avec le Joseph des Écritures – George Sand s'est débarrassé du s de son prénom pour marquer dans les lettres, chez elle et pour elle, une distinction de plus, après tant d'autres ; elle ne renie pas le pluriel pour autant : si elle l'avait pu, elle aurait ajouté d'autres s et d'autres x, en surnombre, encombrants ; elle en aurait ajouté un à chaque changement de train, de vie, d'amant, de livre et d'époque, les périodes du monde liées aux siennes ; elle se serait présentée à la fin de sa vie multiple et superposée, ou gigogne, sans rien à envier à ces fameuses souches de séquoia centenaire où l'on indique sur un cerne près du centre le sacre de Napoléon et vers le bord, dans une encoche, le long d'une ligne plus fine, la Commune de Paris.

Nohant, décor et règne

À Nohant, on attend l'été après avoir attendu l'hiver, on entame des livres qui sont de longues heures d'écriture et une souveraineté sur un monde particulier, on reçoit des lettres d'amis heureux et malheureux, mal portant, en deuil, en route quelque part, des promesses de visites qui ne se feront jamais, un combat avec la vieillesse et des nouvelles du monde, encore lui, mais le vrai celui-là, de résignations et de violences idiotes, le monde vu à travers Paris et Paris d'après la gazette des spectacles – on y voit les saisons, on y compare le printemps de l'année au printemps de l'année dernière, parfois les gelées d'avril, parfois les bourgeons de mars, on y redoute la guerre, l'avancée des troupes dont on ne sait pas grand-chose, se figurant des mouvements d'armées sur le territoire d'après des ragots de village et les

nouvelles tronquées de la presse, toujours en retard d'une semaine – heureusement, on y improvise des comédies, on y monte des spectacles de marionnettes, d'abord de fortune, puis toujours plus solides et mieux organisés, comme si la fragilité, la puérilité, la petitesse, l'inconséquence de ces marionnettes devaient être prises très au sérieux, et composaient au fil des soirées de décembre à mars, en plus de ses grands romans et de la grande autobiographie, une œuvre, justifiée par elle-même et contenue en elle-même, échappant à toute autre exigence, et au regard des absents.

On y fait de longs repas, on prolonge le temps des cuisines, on monte et on redescend des escaliers, on s'éloigne d'une chambre au salon, les cheminées sont autonomes, on peut perdre de vue dans cette grande maison la moitié de sa famille pendant des heures, ou bien se mettre soi-même hors de vue, puis se retrouver inopinément, ou se rechercher en faisant résonner l'écho des syllabes d'un prénom ; on y poursuit des cycles romanesques, on écrit à tour de bras pour *Le Temps* et pour la *Revue des Deux Mondes* ; on y vit sur toute sa longueur, du prologue à d'interminables épilogues, le drame familial, l'ordinaire, le banal, le très commun drame des familles, exacerbé peut-être par de longues notes écrites qui deviennent des pages de journal, une suite à *Consuelo*, et sinon des brouillons de lettres sacrifiées au dernier moment, ou lettres pour de bon : postées sur cet élan, regrettées le jour même. Alors, on y claque des portes, on y renvoie des voitures, on y prononce des paroles perfides, on s'y tient au bout d'un sofa en tournant le dos, on y fait des cadeaux empoisonnés, on dorlote des petits-enfants, on distribue des preuves d'amour pour laisser deviner les preuves de désamour, présentes dans les intervalles ; on est à la fois grandiloquent et mesquin, on se fait le mauvais sang des feuilletons,

puis le mauvais sang ne suffit pas, on se fait des ulcères, ou des nœuds d'estomac, on rend la bile au récipient d'un docteur venu de Paris, on secrète un cancer encore privé de son nom exact, un cancer libre d'agir sans diagnostic au temps des lampes à huile et des purges d'eau de Seltz, et tout cela se combine, au même moment, en quelques jours d'été, dans une précipitation de mélodrame, le ventre déchiré une bête qui s'y débat, la vieillesse, le désarroi, les œuvres complètes d'aucun secours, l'appel à un Dieu indéfini, une dignité de soi introuvable, l'éloge de l'aube et, paraît-il, de la verdure.

Longévité de George Sand

Les derniers jours d'Amantine Aurore Lucile Dupin, dite aussi, dite surtout George Sand – les derniers jours advenus, et ceux qui ne sont pas advenus, ne le seront jamais, des jours de plus longue vie, des jours d'une longévité incomparable l'emportant sur tout, sur les autres existences, sur les événements compliqués et contrariants du XIX^e siècle, sur les républiques successives, les révolutions redressant de travers les barricades de la révolte précédente, l'emportant aussi sur les académies et les académiciens, sur la peste et le choléra assez désinvoltes l'un et l'autre pour faucher sans y penser, ni s'excuser, quelques petits romantiques ; une longévité l'emportant sur celle, pourtant imbattable, de Victor Hugo – si on en croit du moins la prophétie de Gustave Flaubert (oracle d'un peu de tout, du livre sans sujet, du dictionnaire des lieux communs, de la République élevée au rang de divinité, oracle des bouillonnements du suffrage universel et de la nouvelle dérive scolastique). Si on en croit Gustave, donc, George Sand aurait dû nous enterrer tous, à commencer par Flaubert lui-même : elle l'aurait dorloté à son chevet, il en avait si grand besoin, elle l'aurait assisté, un peu

maternelle mais pas trop, accordant sa masculinité de George à la féminité de Gustave, celle qu'il aimait revendiquer pour justifier ou pour vanter sa sensibilité de vieux garçon. George Sand aurait dû "vivre vieille et très vieille, comme vivent les géants" : c'est du moins ce que lui avait prescrit le vieux troubadour de Croisset dans l'une de ses lettres : "vieille et très vieille", "très vieille" n'étant pas l'exagération de "vieille" mais une façon d'être vieille, une façon superlative de prendre de l'âge à la façon des géants, c'est-à-dire comme des figures incommensurables de contes de fées, indépendantes de toute mesure d'espace et de durée. "Vous êtes de cette race-là", voilà ce que lui dit encore le vieux Flaubert, un tiers jaloux, un tiers admiratif et pour le dernier tiers convaincu d'être de la race de George Sand si elle est de la race des géants – on aurait dû assister à l'étonnant prolongement d'Aurore Dupin au-delà du XIX^e siècle, elle aurait rejoint Colette, elles auraient fait une joyeuse paire, des médecins de Pasteur enrichis de rayons *gamma* se seraient penchés sur la géante, et la géante elle aurait reçus chez elle, comme une réincarnation de Rome millénaire et centrale, ils l'auraient auscultée pour connaître les secrets d'une longévité incompatible avec la durée de leurs études, sans deviner la vérité – à savoir : cette longévité est le succès d'une prédiction réalisée par elle-même.

"Je ne peux mieux vous comparer qu'à un grand fleuve d'Amérique" : c'est encore une déclaration de Gustave spectateur pour conjurer tous les fléaux mesquins de la maladie, les diables secondaires de la mort, une sentence servant de définition, de devise, de déclaration d'amour mêlée d'amitié et d'une rude reconnaissance entre confrères, et servant pour finir de seconde prophétie : le grand fleuve d'Amérique, c'est bel et bien, comme il l'écrivit, l'énormité et la force de calme apparent, à travers quoi on peut deviner aussi un autoportrait (George Sand dans sa retraite loin de Paris trônant sur une pyramide de romans peut passer pour le double de Gustave, ou du moins pour son homologue) ; l'éternité, la douceur et l'éternel recommencement, la puissance tranquille inépuisable du Mississippi, disons du fleuve Amazone, débarrassé depuis longtemps, depuis toujours peut-être, depuis son éternité à lui, du devoir de s'inquiéter de ses sources : si elles existent, et où, et comment, si elles naissent de la pluie et si elles cesseront un beau jour.

Jeu

"Je jouais à colin-maillard, à traîne-ballet, à la main chaude, voire à l'oie, j'avais un précepteur" – de nombreuses années après ces moments de l'enfance, George Sand continue de jouer, ce n'est peut-être plus traîne-ballet, la main chaude, mais le jeu s'y trouve entièrement, dans les grandes pièces de Nohant à remplir l'hiver jusqu'à ras bord : des lectures, de la musique, des contes, des fables, des comédies improvisées en

suivant des canevas inspirés des Italiens ou de ce qu'on suppose être la *commedia* à l'italienne, beaucoup de déguisements, le soir, comme si le déguisement en Arlequin était le retour au naturel après une journée de représentation forcée : Lina en mauresque, Plauchet en Turc, une coiffe et un faux nez pour le souper, Maurice en Chinois, René en Pierrot ; et un autre soir, d'autres nez en mastic, des danses de masques, Plauchet en bébé, Lina en Indienne ruisselante ; quand elle ne fait pas danser les masques, Sand toujours plus ou moins souveraine décrète le début du spectacle de marionnettes, on a fait venir pour l'agrémenter des étoffes, des galons, des perles achetées au Carreau du Temple, on tend des rideaux et des estrades, on met au point des éclairages : toute la puérilité et la petitesse apparente des marionnettes compensées par de sérieux engagements pratiques et théoriques.

Traité des marionnettes

Quoi de plus juste (pour tout le monde, pas seulement pour George Sand) : consacrer les derniers mois de sa vie à composer un *Traité des marionnettes*, avec le plus grand soin : la question de la mise en scène, des costumes, des figures, des personnages, de l'éclairage et des dispositifs, la maniabilité des marionnettes, les mérites du fil comparés à ceux de la tige de bois, les visages, les profils, la voix du manipulateur venue derrière un panneau de bois, la dissimulation et la flamme des cierges : il ne s'agit certes pas d'un traité sur la refondation du monde d'après des postulats nouveaux, ni du bilan de toute une existence, non : la curiosité pour un art domestique, l'éloge du théâtre miniature et de son premier avantage, très précieux avantage : celui d'assurer l'autonomie (une autonomie parfaite) des spectateurs, des comédiens, des auteurs, des émerveillements, des inventions, des surprises, des découvertes, de la durée des spectacles, quand la scène est de la taille d'une table de jeu de cartes et les acteurs se laissent ranger après l'office sans se plaindre dans une valise à poupées, et la valise dans un placard. Un traité des marionnettes par George Sand pourrait être interprété comme la poursuite de l'art du travestissement dans un cadre plus intime, mais le travestissement cette fois sans l'autorisation de la préfecture de police, sans le prétexte de la prudence militante, ni celui du désir érotique masculin et féminin, sensible à tout, le déguisement étant l'adaptation de soi avec nonchalance et grande courtoisie à des désirs provisoires, pas moins respectables pour autant – il y a peut-être un peu de ça, et quand George Sand se déguise d'un faux nez avant de passer à table, elle se souvient peut-être de ses pantalons d'homme lui permettant d'assister aux débats de la Chambre des députés, cachée parmi les hommes. C'est ainsi : le théâtre de marionnettes illustre en théorie et en pratique l'autarcie d'un groupe, la horde de George Sand autour de sa chambre d'écriture, loin des autres,

quoi qu'il en soit de la guerre et de la paix, des élections, des éditeurs, des académies, des amours ratées, des ex-maris et des ex-amants – le savoir-faire de la marionnettiste, qui costumait aussi avec des restes de tissu ses enfants et ses petits-enfants, n'a pas permis à George Sand de tenir la mort en dehors des murs de Nohant, mais les spectacles auront au moins fait diversion, les soirs où Sand notait dans une page de son agenda : J'endure, ça passera.

(À Nohant, déjà, mais de nombreuses années plus tôt, à l'âge de quatre ans ou cinq ans, la George Sand à moitié orpheline s'était retrouvée aux soins de sa grand-mère, sous son autorité peut-être, la branche noble de la famille : alors déjà l'isolement, les heures d'hiver, les jours de pluie comme des paysages constants et butés aperçus par l'une des fenêtres de la maison, puis par une autre fenêtre lointaine (mais changer de fenêtre ne fera jamais changer la pluie en autre chose, pas même en neige), et pour conjurer l'ennui, le recours aux contes et aux fables. De la même façon, dix ans plus tard, George Sand au couvent aura recours au mysticisme pour échapper à la répétition de l'enfermement, attachée aux jours de la semaine, aux semaines d'un calendrier.)

Selon George Sand, l'art des marionnettes est à la portée de quiconque a de l'esprit ou de la faconde : mais s'il y a l'esprit et la faconde, ce n'est pas seulement pour ranimer le soir des figures de bois, de mastic et de tissu, c'est pour les mettre au service des amours, des amourettes et des passions fatales, des liaisons brutales, des séparations décisives ou décidées, sans lendemain, des départs en train ou en voiture, des engagements et des retraits, des longues disputes sur l'avenir de l'humanité et l'émancipation des femmes, disputes suivies de silences, de "la petite chimère bâtie dans son cerveau", de l'autobiographie, de l'histoire de sa vie écrite sur mille pages avec pudeur et antipudeur, des choses dites sans délicatesse pour préserver leur délicatesse de chose ; l'esprit et la faconde nécessaires aussi pour assurer la souveraineté de femme, maîtresse de son domaine et d'elle-même chaque fois que possible, ne prenant modèle sur personne d'autre.

Les prétendants, les médecins

Autour de son lit ou autour de son ventre dévoré vivant par les chiens du cancer, George Sand aurait aimé recevoir la visite de ses amants, l'un après l'autre, dans le respect courtois de son intimité et de l'ordre chronologique ; elle aurait aimé les recevoir si du moins elle était présentable, vieille mais présentable, au sommet de son grand âge d'archi grand-mère et de chère maître à Flaubert, au centre d'un château, assumant jusqu'au dernier jour son ascendance noble et ses ancêtres ouvriers et marchands du quai aux Oiseaux ; on aurait vu à côté d'elle Sandeau, et peut-être Aurélien de Sère, Alfred de Musset, Michel de Bourges et Frédéric Chopin, Marie Dorval et d'autres plus discrets entrés sans carte de visite – mais George n'est

pas présentable, il y a bien un chien ou sept chiens cousus à l'intérieur d'un ventre chaque matin plus gonflé, rempli d'on ne sait quoi d'infâme, comme la mauvaise revanche de la matière sur un certain idéalisme ; George se tord de douleur : on a vu et on verra dans des romans et sur la scène de Giuseppe Verdi des dames se tordre de cette manière, mais il s'agit bien ici d'une autre douleur et d'une autre torsion sans la promesse d'une délivrance à la fin du dernier rideau ; le sulfate de quinine apaise un peu, pour quelque temps, il fait diversion, il distrait, il éloigne, il donne l'illusion de maintenir la douleur à un endroit précis, dans une poche ne faisant pas partie de soi, comme s'il était possible de se défaire en les répudiant de certaines portions gâtées ; le sulfate distrait puis il ne distrait plus, ou moins longtemps, George se couche et se relève, elle endure debout, puis elle endure assise ; quand elle se couche pour endurer longuement, au lieu d'une procession de jeunes prétendants devant le lit de Pénélope, c'est la procession des médecins : d'abord le docteur Papet, qui vient mesurer le gros ventre, le palper avec appréhension, déclarer comme un bourreau et comme un juge l'arrêt des fonctions organiques ; puis c'est le tour de Pestel et de Chabenat, puis ce sera le docteur Favre, George Sand n'aura pas l'occasion de se demander lequel de ces Papet, Favre et Chabenat tient le rôle de Bouvard et de Pécuchet, peut-être tous, collégialement, sous l'égide de l'ordre des médecins, impuissants face à ce ventre impossible à raisonner ni comprendre, résolument têtù, renfermé sur lui-même – Papet, Pestel, Chabenat, Favre, maintenant le docteur Darchy, bientôt le docteur Péan, tous venus de Paris avec des malles pour prolonger une cérémonie d'agonie furieuse comme une partie perdue d'avance ; au lieu du baiser de Frédéric Chopin, c'est une sonde œsographique, et l'eau de Seltz ; comme cela arrive souvent au cours de cérémonies de ce genre, le dernier remède apaise la douleur et la douleur apaisée conduit plus rapidement à la mort. Il y a à Nohant Maurice, Lina, les petites filles, Sagnier, Charles Moulin, les de Vasson, Oscar Cazamajou, Sauter, Aucante, Ludres et Moulin, toujours sept chiens dans un ventre, George Sand maîtresse de ses dernières minutes demande qu'on l'oriente vers la fenêtre ouverte, par où le matin se présentera, parce qu'après tout, les romans promettent toujours l'arrivée de l'aube après les épreuves, après les abominations ; et cet opéra de douleur se termine par cette aube, disons l'aurore et par l'évocation de la verdure, c'est bien tout ce qui lui reste.

Le strapontin du drame familial

Il y a le drame médical, il usurpe la forme d'un drame de l'obstétrique, c'est l'impossible accouchement d'une femme enceinte d'un démon forcené, casematé de l'intérieur, décidé à ne rien laisser sortir, pas même un message, pas un appel, ou une insulte de Belzébuth lancée à la figure de sept ou huit médecins venus

de Paris (à défaut d'insultes prononcées d'une voix de possédé, les docteurs ont droit à la métamorphose de George Sand en nymphe lo qui se métamorphosait en amoureuse de la plus haute race bovine ; et à la puanteur, comme chez Honoré de Balzac quelques années plus tôt, cette puanteur, pas exactement cadavérique, mais scatologique, l'humiliation de la grande dame par un diable sans beaucoup d'imagination, harcelant sa victime des siècles après avoir ouvert ses Enfers volontiers merdeux au jeune Dante, qui se bouchait le nez). Autour de ce drame médical, difficile de faire assez de place pour mener jusqu'à son épilogue un drame familial – mourir en mordant son poing n'est pas toujours le moment choisi pour voir dans la pénombre avec lucidité et retrouver dans ses poches une preuve d'amour qui ne s'y trouve pas. Les petites tragédies de famille, et même les grandes, se font difficilement une place autour d'un lit d'agonie quand l'agonie est à ce point entière (occupe à ce point la place, souveraine et usurpatrice) : pourtant, dans le périmètre immédiat de la mort de George Sand, sa fille reniée ou incomprise, la fille rejetée toujours au profit du bon fils Maurice, trouve le moyen de se faire une petite place, sur un strapontin ; sa bienveillance et peut-être son abnégation ne permettront jamais le rachat de ses fautes, elle le sait, mais à l'heure des symptômes repoussants, des sept chiens du cancer cousus dans une même peau, il n'est plus question de marchander un pardon contre des bons soins d'infirmière : tout le monde bricole, s'agite et fait de son mieux, perd ses moyens, obstrue une voie d'eau avant de voir la fuite se compliquer ailleurs ; la fille reste là, sur son strapontin, jusqu'au bout, au nom d'une logique infernale (elle aussi), une loi de la punition selon laquelle la fille reniée, peut-être rayée des testaments, sera chargée jusqu'à la dernière minute de tenir dans sa main la main de sa mère, comme si rester auprès de la mourante n'était pas une offrande mais une dernière trahison de Cordelia. La voilà, elle est revenue de loin, elle a fait le voyage depuis ses terres lointaines pour conduire sa mère à la mort ; après quoi, elle remet son manteau, elle se savonne les mains, fait des adieux polis, des adieux de funérailles, un peu coincés – un fruit astringent, un kaki pas assez mûr, puis c'est le dos d'une voiture sur le départ, sans s'arrêter.

Les gros sanglots, la pluie à verse

Si on en croit toujours Gustave Flaubert, témoin direct des obsèques, venu pour y fondre en sanglots, son maître madame Sand est morte parfaitement impénitente : Flaubert l'affirme sur le ton du vainqueur anthume et posthume à la fois, comme il déclarerait une victoire par-dessus une barricade de bons vieux gros bouquins, l'impénitente Sand valant pour tous les impénitents, et portant leur drapeau, s'en servant pour chatouiller le nez toujours trop long des prêtres fourmiliers et pour

balayer les bigoteries : son impénitence, c'était parfait pour finir une existence faite de pas de côté suivi d'un autre pas de côté, une existence située en somme à côté d'elle-même, la femme pas tout à fait femme, l'engagée pas tout à fait engagée, l'épouse à demi, la maîtresse provisoire, la romantique par procuration, la militante déçue des moyens de militer et des formes de ferveur prises par la conviction. Son insulte à la rectitude de la vie, pour reprendre les paroles de Chateaubriand, c'est sans doute ça, ce penchant pour les allers-retours, les voyages vers Paris, les séjours à Nohant, les vêtements ôtés puis remis, la retraite par prudence, l'émancipation par ennui et pour se défier de ce que l'on risque d'être, à la longue : au lieu d'insulte, il s'agit plutôt de réfutation de la rectitude, une existence considérée comme une succession d'étapes : des métamorphoses assez discrètes pour maintenir un lien tenu entre soi et soi, de fidélité à ses désirs, ou de fatigue accumulée de jour en jour, ou de nostalgie, ou de remords, ou de "on ne m'y reprendra plus", mais des métamorphoses assez marquées pour permettre à George Sand de se répudier de façon saisonnière – juste ce qu'il faut : briser des engagements, des fiançailles, renier des dettes et des promesses, se refaire une innocence sans en passer par un juge, encore moins un prêtre, une innocence maison, comme ses confitures, comme ses spectacles de marionnettes.

Au dessus du cercueil du *chère bon maître*, les sanglots de Flaubert vieillissent d'avance, cherchant par tous les moyens un consolateur quitte à se moucher sur l'épaule du prince Napoléon, ou celle d'Alexandre Dumas, ou celle de Renan, n'importe quelle épaule fera l'affaire – en plus du chagrin flaubertien (trompette aux époques révolues), tout de même, un prêtre, appelé par quelqu'un d'autre pour donner le change, des chapelets, des prières, une messe à l'église, les amis réticents, parmi les plus anticléricaux, beaucoup de monde, des vedettes des lettres parisiennes et des inconnus de Nohant, tous unis comme des ouailles détrempeées, indifférenciées, sous une pluie à verse, contribution d'un Dieu sans affect. Quand Gustave de retour chez lui les yeux éponnés et le nez mouché compare cette scène de cimetière pluvieux à un roman de George Sand elle-même, il sait faire un dernier petit cadeau à son *chère bon maître*, il redéclare la victoire du roman écrit sur l'existence vécue et les faits advenus, et laisse entendre à ses lecteurs à venir que Sand trouve le repos maintenant à l'intérieur de son écriture, dans son domaine, ici chez elle, incorruptible, maîtresse du temps et de comment il se déroule.

L'absence de profession comme mystère orphique

Sur son acte de décès, le préposé à ce genre de chose a jugé bon d'écrire *sans profession*, histoire de manier à la fois la précision administrative, ce souci des catégories qui travaille les législateurs

quand on leur demande de mesurer des pensions alimentaires, et un flou presque artistique, de quoi humilier mais aussi flatter les poètes du monde moderne, orphelins du travail – ils passent l'essentiel de leur vie à balancer entre la posture de l'artisan du travail bien fait et celle de l'inspiré orphique, déclassé, insolvable, venu au monde pour enfreindre la loi de l'offre et de la demande après celle de la plus-value. "Sans profession" : l'auteur de l'acte de décès fait preuve d'une brièveté d'autant plus terrible qu'elle est nonchalante, elle emprunte sa nonchalance à d'autres genres littéraires, pas ceux de l'oraison, ceux des formalités ; il renvoie le géant George Sand dans un petit tombeau de la taille d'un tiroir, et lègue à tous ses héritiers une énigme insoluble, un sujet de débat, pour des années. (Selon elle, les morts n'aboutissent à aucune forme de repos, ils poursuivent une route incertaine de fatigue et de recommencements entamée de leur vivant, s'ils s'en souviennent encore ; ils cherchent, ils travaillent à chercher, mettant en doute le fait même d'être – alors, pour eux, rehaussés par cet esprit de non repos, être avec ou sans profession, quelle différence ?)

Fin sous le jupon d'une marionnette

Tout autour d'elle, George Sand laisse publier un grand nombre de biographies remplies d'erreurs, de fausses mèches de cheveux, de faux noms de famille, des ascendances, des ancêtres de fantaisie, plus ou moins liés à la branche des Saxe par des jeux de mots, des glissements de sens, ou d'autres erreurs combinées aux premières pour obtenir par accident une représentation bâclée de la réalité – loin de Nohant s'égayent les biographes et les biographies, les lecteurs de biographies, les chasseurs d'arbres généalogiques, si on peut les appeler ainsi, les futurs spécialistes de Sand, du sandisme, et de la sandité, ceux qui prétendent localiser Aurore sous George, ceux qui se vantent de conserver l'empreinte de son pouce dans son dernier mouchoir, et les fouineurs, les érudits du voisinage convaincus de retrouver dans une intimité de George ou d'Aurore des vérités utiles à tous, comme des lois générales et des points d'appui ; ils s'égayent, ils se fourvoient, ils font des détours de plus en plus grands loin de Nohant, ils calomnient peut-être à tour de bras – tant mieux, pendant ce temps-là George Sand continue d'être George Sand pour elle-même, d'une manière inconnue de nous, indéfiniment, en glissant par exemple sa main gauche sous le jupon d'une marionnette à la fois Polichinelle et Colombine.

Pierre Senges investit le *Labo* de Ciclic pour un projet de création en lien avec six grandes figures du patrimoine littéraire de la région Centre-Val de Loire. Avec *in extremis*, il réinvente les derniers jours de François Rabelais, Pierre de Ronsard, René Descartes, Louis de Saint-Simon, Honoré de Balzac et George Sand.

En s'inspirant librement de Thomas de Quincey, il compose six textes, six fictions, qui « jouent avec les détails triviaux et privés » de la vie de grands écrivains, sur le « contraste comique entre ces détails et ce que les derniers jours peuvent avoir d'emphatique ou de métaphysique ». Pierre Senges ne cherche pas à faire un travail d'historien pour reconstituer l'exactitude de ces derniers jours, mais a un projet bien plus ambitieux, qu'il tient en deux infinitifs programmatiques : « inventer et trahir ».

Ce projet s'inscrit dans **in situ**, le programme de soutien aux auteurs et à la vie littéraire proposé par Ciclic.

çiclic



Ciclic, Agence régionale du Centre-Val de Loire pour le livre, l'image et la culture numérique, est un établissement public de coopération culturelle créé par la Région Centre-Val de Loire et l'État.

www.ciclic.fr

Création Ciclic 2016. Maquette D. Bastien.

Pierre Senges est l'auteur de plusieurs romans et récits, parus principalement aux éditions Verticales. Certains ouvrages ont été écrits en collaboration avec des dessinateurs, comme *Géométrie dans la poussière* (avec Killoffer, 2004) ou *Les Carnets de Gordon McGuffin* (avec Nicolas de Crécy, Futuropolis, 2009). Son dernier roman, *Achab (séquences)*, paru en septembre 2015, a reçu le prix Wepler.

Il est également l'auteur de nombreuses fictions radiophoniques pour France Culture, France Musique et France Inter, dont *Un immense fil d'une heure de temps* (Grand Prix SGDL de la fiction radiophonique) et *Histoire de Bouvard et Pécuchet, copistes* (libre adaptation du roman de Gustave Flaubert).

Le Ring, adaptation pour jeune public du *Ring* de Richard Wagner a été enregistré en public à la Salle Pleyel en 2011.

Il a écrit pour le compositeur Francesco Filidei le livret de *Opera (forse)*, interprété par l'ensemble 2E2M à Rome en 2013 à l'occasion d'une résidence à la Villa Médicis.